

Jean Nédélec

Itinéraire d'une Déportée

De Brest à Mauthausen

Marie Salou

1942 -1945

01.10.1942- arrestation

Fin novembre, prisons : Château de Brest, Centrale de Rennes

11.12.1942 : jugement à Rennes

13.04.1943 : départ de la centrale de Rennes pour la prison Jacques Cartier

Juillet 1943 : départ pour la prison de Fresnes

Août 1943 : jugement allemand

23.12.1943 : départ de Fresnes pour l'Allemagne

Arrivée à Karlsruhe

8 jours à Francfort sur le Main

4 jours à Guenmiz

07.01.1944 : arrivée à Walheim

14.02.1944 : départ pour Lübeck en passant par Berlin et Hambourg

Mai 1944 : départ pour Cottbus

07.11.1944 : départ pour Ravensbrück

02.03.1944 : départ de Ravensbrück pour Mathausen

20.03.1944 : bombardement d'Amsteten

24.05.1945 : libération par la Croix Rouge Internationale

11.06.1945 : arrivée à Brest

Marie Salou, née Cam, a vu le jour le 30.11.1914 à St Marc. Dès l'âge de 16 ans elle apprend le métier de couturière, trois ans d'apprentissage auprès d'ouvrières très expertes, avant de devenir elle-même ouvrière. Très vite elle va connaître la vie militante, notamment au moment de la guerre civile en Espagne. En 1936, elle faisait partie de l'Association Nationale du soutien de l'enfance malheureuse avec Jeanne Cariou, Alice de Bortoli, Mmes Bénard, Riou et Duchêne. Ces femmes avaient pris en charge les réfugiés républicains espagnols qui avaient fui la guerre civile de leur pays. Ils étaient hébergés dans des baraquements à Berthaume qui servaient de lieux de vacances pour la commune de Lambézellec dont le responsable était M. Le Berre et son épouse, instituteurs à l'école de Kerraloche. Le Secours Populaire était aussi partie prenante dans cette action. Marie Salou, en juin 1939, va faire un nouveau pas dans sa vie en adhérant au Parti Communiste Français.

Dès 1940 va commencer sa vie de résistante. Tout d'abord avec des distributions de tracts et des journaux clandestins du Parti Communiste. En août 1941, elle ajoute à ses activités celles d'hébergement de résistants du P.C et du F.N. en mission (il s'agit bien entendu du Front National de la Résistance) Goulven Salou son mari, prisonnier évadé, avait dû partir en zone libre en janvier 1941. En février, restant seule avec sa fille, il lui a fallu travailler cinq mois au Fort de Penfeld où était cantonnée l'organisation Todt qui s'occupait de la construction du Mur de l'Atlantique. Elle réussissait dans cet endroit à lâcher quelques tracts rédigés en allemand qui lui étaient fournis par Charles Cadiou. En avril 41, elle héberge Venise Gosnat, responsable national et son épouse, en attendant qu'on leur trouve une planque dont devait se charger Jean le Nédellec. En juin 41, Marie a voulu rejoindre Goulven à Dakar. Hélas, elle ne faisait qu'un aller-retour à Paris n'ayant qu'un laissez passer pour la ligne de démarcation. Revenue à Brest, elle se remettait au travail, il fallait bien vivre. Cette fois ce fut au Fort Montbarrey où étaient détenus prisonniers les républicains espagnols. Avec Jeanne Goasguen qui leur procurait de fausses cartes d'identité, elles réussirent à faire sortir certains qui retournèrent en Espagne combattre Franco. Marie arrête de travailler en février 42, l'argent circulant entre les deux zones. Elle apprend à ce moment que les espagnols ont été envoyés aux îles d'Aurigny-Guernesey où plusieurs sont morts et la plupart déportés en Allemagne.

Marie Salou va prendre une part active à la préparation et au déroulement de la manifestation des femmes, organisée par le P.C.F. mais signée "Union des femmes patriotiques", devant l'annexe de la mairie, rue Danton, le 28.01.1942. A l'issue de cette manifestation, elle est interpellée, mais relâchée faute de preuves et d'aveu. Au mois d'août, avec Raymonde Valaine, protégées par un groupe de F.T.P. elles saccagent la vitrine de la L.V.F. (Ligue des volontaires français contre le bolchevisme, qui recrute pour la Wehrmacht) Cela se passait rue de Siam, à quelques mètres d'une sentinelle allemande postée à l'entrée de la Préfecture Maritime occupée par la Kriegsmarine. Avant que les allemands du poste de garde aient été en mesure d'intervenir, les deux patriotes réussissent à se perdre dans la foule sous la sauvegarde des F.T.P. qui eux-mêmes se replient sans anicroche. Marie Salou possède à son actif de résistante bien d'autres actes de bravoure comme cette prise de parole à la porte de l'Arsenal contre le départ des ouvriers pour le S.T.O. (service du travail obligatoire pour l'Allemagne) et sa responsabilité comme agent de liaison avec le Finistère-Sud.....

Le 1^{er} octobre 1942, à la veille de la rentrée scolaire, au retour d'une promenade avec sa fille Andrée, elle est arrêtée par la police de Vichy. Andrée sera recueillie, pendant la durée de la déportation de Marie, par la sœur de son mari, Goulven.

Arrestation et Déportation

C'est le début pour Marie Salou d'un long calvaire qui va la mener de Brest à Mauthausen, jusqu'à sa libération, le 24 avril 1945, par la Croix Rouge Internationale.

Le 1^{er} octobre 1942, des messieurs en chapeaux mous nous attendaient raconte Marie. Après une fouille en règle, ils n'ont rien trouvé, mais ils m'ont quand même embarquée. Le plus gros des arrestations eût lieu ce jour-là. Toute la police était sur les dents, même les agents de ville. Nous avons été répartis dans les différents commissariats de la ville de Brest, les hommes un moment à la prison de Pontaniou où j'ai vu les gendarmes, gantés de blanc, les y enfermer. Je n'y suis pas restée parce qu'on n'y gardait pas les femmes. Par la suite, nous avons été regroupés au Château d'où les hommes sont partis pour Rennes afin d'être interrogés par la SPAC (Section de Protection Anticomuniste) Ils en sont revenus bien amochés : Albert Abalain, son bridge cassé, Paul le Guen les pieds écrasés etc... Conduites également à la Centrale de Rennes avec trois compagnes : Yvette Richard, Angèle Le Nédélec et Raymonde Vadaine, nous avons été nous aussi jugées par la SPAC et condamnées à cinq ans de prison. Le 18 avril 1943, nous avons été remises aux allemands et emprisonnées à la prison Jacques Cartier de Rennes où se trouvaient déjà des camarades hommes. Le 23 juillet, c'est le départ pour Fresnes avec une de mes compagnes. Là, dans une baraque qui servait de tribunal, nous avons été rejugées le 28 août et condamnées à mort, ainsi que 19 hommes qui seront fusillés le 17 septembre 1943 au Mont Valérien.

Après six mois passés à Fresnes, j'ai quitté mes compagnes de cellule. Le 23 décembre je partais pour l'Allemagne, Raymonde Valaine m'avait devancée d'un mois. Le lendemain, 24 décembre, j'étais dans la prison de Karlsruhe, après avoir fait le voyage avec Capelle, une autre française, arrêtée pour avoir hébergé un déserteur allemand. Il y avait aussi deux allemandes : Anne Roth, arrêtée pour avoir aidé son fiancé à désertier (il faisait partie de la DCA de Guilers) Il ne voulait pas servir Hitler. Il s'est évadé, fut repris et fusillé, Anne condamnée à deux ans de prison. Il y avait aussi Alma qui avait volé dans les colis destinés aux soldats partant pour le front russe.

Huit jours avant un convoi de françaises, était parti pour Lübeck. Le voyage avait duré trois mois. Je passais la nuit de Noël à Karlsruhe. Anne et Capelle sont allées à la Messe de Minuit et je suis restée avec Alma qui en a profité pour voler les provisions des autres. Ici c'était le régime pois chiches bourrés de charançons. Nous sommes restées quatre jours à Karlsruhe qui était la plaque tournante vers les différentes destinations. Nous avons été transférées à Heidelberg où je retrouvais plusieurs résistantes françaises qui étaient en Allemagne depuis déjà un bout de temps. On les baladait de prison en prison. Il y avait Margot qui en était à sa 24^{ème} prison et qui est morte depuis son retour. Il y avait aussi Yvonne Müller, vendeuse aux Halles de Paris et une vieille dame de Bayonne.

Le 1^{er} janvier 1944, j'étais à Francfort-sur-le Main. Nous avons atterri dans une énorme pièce qu'ils appelaient Présidium. Là vivaient depuis un certain temps quelques femmes russes dont deux étaient malades. Les autres allaient au travail dans la journée et rentraient le soir. Nous avons séjourné huit jours dans cette pièce où les châlits étaient infectés par les poux, les punaises et les puces. Dès que les SS arrivaient, il fallait se ranger pour que la chambrière dise combien nous étions. Le matin nous avions un ersatz de café dans des gamelles toutes grasses puisque nous les lavions à l'eau froide. L'ersatz de café était accompagné d'une tranche de pain que nous frottions à l'ail.

A la suite de mille ruses nous avons réussi à ramasser une tête d'ail sur le quai de la gare d'Heidelberg. A midi nous avons une soupe de choux rouges, bien grasse elle aussi. Pour la nuit de la Saint-Sylvestre nous avons demandé de coucher sur les bancs et les tables, à cause des parasites. On nous avait répondu affirmativement, mais au milieu de la nuit les SS sont arrivés comme des fous, criant "Schnell in bet" (Vite au lit) en nous envoyant des coups de bottes. Avant de quitter ce fameux Présidium, avec quel soulagement, nous avons assisté à une scène affreuse. Une couverture ayant disparu, une russe avait été soupçonnée de l'avoir volée pour s'en faire une jupe. Un matin arrivent les SS qui appellent la femme, la frappent tant et plus. Pour en finir lui jettent un seau d'eau en pleine figure et lui ordonnent de laver le parquet de la pièce qui faisait bien dix mètres de long sur six mètres de large. De là, nous avons passé une nuit à Kassel dans la prison qui avait été bombardée. Ensuite, un train nous a conduites à Magdebourg. Ici nous avons été séparées et je suis partie seule de mon bord. J'ai passé une nuit dans une baraque à Leipzig avec des hommes de plusieurs nationalités.

Ce fut ensuite Gueimenitz où j'ai passé trois jours avec quatre allemandes, dont l'une avait été arrêtée, avec toute sa famille, parce que son frère, qui était sur le front russe, avait critiqué l'état-major du grand Reich dans son courrier. Une russe était venue nous rejoindre. Elle venait soi-disant d'un camp de travail. Elle avait un de ces pochons à l'œil. Elle portait une grosse veste matelassée, mais rien dessous. Comme j'avais des vêtements je lui ai passé des tricots et le soir, lorsque j'ai exprimé de coucher près d'elle, les allemandes m'en ont dissuadé en me disant que le lendemain cette femme serait tuée. Effectivement, elle est partie seule le lendemain. Je suis arrivée à Waldheim le 7 janvier 1944. Là, comme mes trois compagnes, j'ai été tondu. J'avais de longs cheveux, et pas de poux. La forteresse gardait les cheveux pour en faire de la bure. Lorsque la première est passée à la toise, nous l'avons entendue. Nous nous demandions ce qu'on lui faisait. Quand nous l'avons vue, le crâne complètement rasé, les autres se sont mises à pleurer, et moi de les consoler en leur disant que ça ne faisait rien puisque nous serions bientôt libres. L'une d'elles avait plus de cinquante ans et n'était condamnée qu'à un an. Elle est tout de même passée à la toise. Je suis passée la dernière. Ils me demandaient s'il fallait le faire aussi à la 'Frantzose' En me demandant ma peine, j'ai répondu 'A mort'. « Allez, vite aussi » fut la réponse. J'ai été mise en cellule toute seule, il faisait plusieurs degrés en dessous de zéro. Je pensais rester dans cette prison jusqu'à la fin puisque ma condamnation à mort avait été commuée en réclusion. La discipline était très dure. C'était une vieille prison, mais propre. N'empêche qu'il y avait pas mal de punaises. Toutes les semaines, je devais laver mon parquet à l'eau de lessive. Le linge aussi était changé chaque semaine. La nourriture était mangeable, mais pas suffisante. Nuit et jour, j'entendais les colonnes qui partaient au travail. De temps en temps, on me donnait des peaux de lapins qu'il fallait découper en tout petits morceaux afin de récupérer les poils ou j'enlevais l'arête des plumes de poulets.

Le 13 février, on est venu me chercher pour aller au bureau, puis au grenier, afin de récupérer mes vêtements. Au retour on me change de cellule. La gardienne me prévient de me tenir prête pour 6 heures le lendemain. Je me demande ce qui va se passer. Le lendemain en effet on me conduit au bureau. On me remet un pain et un peu de margarine. Après maintes discussions, un homme d'un certain âge est arrivé, un policier d'une soixantaine d'années. Il m'ordonne de le suivre. Dehors il fait froid, on gelait, les enfants allaient à l'école en luge. Après quelques pas, nous sommes entrées dans un commissariat où on m'a passé les menottes, et en route pour la gare où il a fallu attendre le train. Avec mon gardien, nous avons voyagé dans les compartiments réservés au personnel des chemins de fer. Je ne comprenais pas grand-chose de ce que me disait mon gardien. Il ne parlait qu'allemand, bien qu'il prétendait être natif de Metz. Les employés qui voyageaient avec nous lui ont demandé qui j'étais, ce que je faisais là. J'avais l'air bien, avec mon crâne rasé et les menottes. Mon gardien leur disait que j'étais française et précisait pourquoi j'étais dans ce train. C'était de grosses et grandes exclamations 'Oh,scheinerie' (cochonne) Les femmes enviaient mes bas, elles demandaient au gardien si j'en avais dans mon balluchon. Elles auraient bien voulu en prendre mais le gardien le leur refusa. A midi nous étions à Berlin. Pour traverser cette ville, nous avons pris le métro, dans le compartiment des ballots. Mon gardien s'y est d'ailleurs fait disputer pour y être entré.

JE regardais partout si je ne distinguais pas de visage connu, quelqu'un qui aurait pu m'aider à me lâcher de mon garde du corps. J'entendais parler français, peut-être des ouvriers de l'arsenal, requis pour le S.T.O., mais hélas ! Nous avons repris un train pour Hambourg, où après un nouveau changement, nous étions le soir même, vers 19 h à Lübeck. Nous avons pris un tramway pour se rapprocher du gasthaus (centre d'hébergement) qui était retiré de la ville et c'est là que mon 'cavalier' m'a laissée. Je retrouvais à nouveau une cellule glaciale, seule, avec seulement une couverture. Etant arrivée trop tard le soir, je n'ai pas eu de pain, mais le lendemain on m'a donné ce qui allait avec le pain, le 'zulag' (repas) qui était un jour une cuillerée de confiture, un morceau de margarine ou un peu de petit salé que j'ai dû manger comme cela. Heureusement qu'il y avait de l'eau dans la cellule, car je crevais de soif. La soupe se composait surtout de rutabagas et pois cassés. Souvent des asticots surnageaient. Le lendemain après-midi, j'ai entendu les françaises qui allaient à la promenade. Au retour quelqu'un a frappé doucement à ma porte en me disant que des camarades que je connaissais étaient là, et que le soir, après la seconde cloche, il me faudrait vider l'eau de ma cuvette de water avec un chiffon et qu'à ce moment quelqu'un me parlerait. Ce que je fis et j'entendis des conversations dans tous les sens. J'appris ainsi que les françaises et les belges étaient nombreuses et travaillaient en atelier. Moi, dans ma cellule, je découpais des uniformes verts de gris, tout maculé de sang et qui sentaient le 'macchabée' à plein nez. Malgré cela, la nuit j'avais tellement froid que je m'en servais comme couverture. Un jour, à la suite d'une dispute dans une cellule, on me transporta ailleurs afin de mettre à ma place une camarade qui, je crois avait perdu la tête. Je me retrouvais ainsi, avec trois compagnes qui, dans la journée, allaient aux ateliers et je restais seule. Un jour qu'ils nous avaient prêté un livre Assimil, j'ai appris la phrase " Je voudrais aller à l'atelier" Ce qui fut fait et là je confectionnais des sacs à provision, le moins possible évidemment. Les gardiennes, en général, n'étaient pas terribles, à part le chef nommée Jansen, qui était pendue au judas

Le 9 mai, je suis partie en train, pour Cottbus. Il faisait un temps splendide. Nous étions au moins 150, dans ce train. Nous avons presque l'impression d'être libres. Hélas ! Nous avons passé une nuit dans la gare de Stettin qui avait été bombardée. Arrivées à Cottbus, nous avons retrouvé des camarades du convoi qui nous avait précédées. Ici, la nourriture était mangeable, mais peu copieuse. Dans la prison, nous travaillions en atelier à la confection de chemises d'hommes. Le pensum était de 7 chemises par jour, nous en faisons 7 par semaine. Nos gardiens étaient fous de rage. Ils nous ont transférées à l'atelier de tissage où avec des brins de jonc ou des feuilles de maïs nous devons faire des boules. Là encore, il nous était demandé une boule par jour. Nous la faisons dans la semaine, ce qui fait que nous étions privées de nourriture. Lors des promenades, nous devons ramasser des glands sous le chêne de la cour, ou les épluchures lorsque nous passons devant les cuisines. Pour finir, nous avons été gardées en cellule et nous n'avions plus droit aux promenades que de temps en temps, parce que nous étions au moins 300 françaises et que ça faisait un tel chahut ces sorties !

Nous étions cinq par cellule de trois lits. Deux avaient le droit de coucher par terre, avec une couverture. C'était des cellules à tinettes, nous avons un unique broc d'eau pour notre toilette. Nous devons nous laver toutes les cinq dans la même eau et après la toilette c'était le linge. Sur les six mois nous n'avons pas eu de linge de rechange. En juin 44, j'ai fait une otite carabinée qui a duré plus d'un mois. Un jour j'ai été conduite au spécialiste, en ville, avec 39° degré de fièvre menottes aux mains. Le docteur avait décidé de me mettre à l'infirmerie, mais comme il n'y avait plus de place je n'y suis pas allée.

Nous avons quitté Cottbus début novembre, avec une gardienne que nous surnommions Vilette. Elle nous donnait souvent des nouvelles et nous souhaita bon courage en nous quittant. Nous allions dans un camp très dur. Dès le départ nous en avons eu un aperçu. Nous étions rangées par cinq, sous la garde de la Wehrmacht. Pour ma part, mal rangée, j'ai reçu une bonne paire de claques. Le long du parcours nous avons chanté tout ce que nous avons pu : la Marseillaise, l'Internationale, et tous les chants patriotiques de chez nous. Nos gardiens nous disaient : « Chantez, ce soir vous déchanterez. » En effet, dans la nuit, nous avons débarqué en pleine campagne.

RAVENSBRÜCK

Le 9 mars 1944, nous étions à Ravensbrück. C'est là que me fut attribué le numéro 85225 de ma déportation. Aussitôt rangées par cinq et en colonnes nous sommes entrées dans ce camp, dont nous apercevions au loin les lumières. A cette heure tardive, des colonnes de prisonnières partaient au travail. Nous avons fait une pause devant les douches, puis nous y avons été enfermées, entassées. Dans la nuit il y a eu des bombardements. Avant le jour les 'kubels' (récipients) débordaient. Nous étouffions et étions malades avec les odeurs. Aussi, au petit jour, les portes s'étant ouvertes, quel soupir de soulagement. Hélas ! C'était pour voir des choses de plus en plus horribles. Comme ils n'avaient pas le temps de s'occuper de nous, ils nous ont plaquées dans une tente immense, d'au moins 400 mètres carrés où se trouvaient plusieurs centaines de hongroises dont plusieurs avaient déjà perdu la tête. Puis nous avons fait des kilomètres à pied et ensuite sur des wagons découverts. Vers 11 heures, ils se sont décidés à nous donner une soupe. Ensuite ce fut une nouvelle pose devant les douches, à l'entrée du camp. Nous étions près du cabanon où étaient enfermées les folles. De là, nous avons vue sur la morgue où nous voyions arriver des cadavres entravés, sur des charrettes à bras.. Nous sommes restées là, jusqu'à la nuit, sans que personne, s'occupe de nous, puis ramenées à la tente où deux femmes se promenaient avec un bâton, pour mettre de 'l'ordre' si besoin était. Nous étions épuisées et il nous fallait dormir à même le sol. Il y régnait une odeur infecte. Le lendemain nous avons été reconduites devant les douches, toute la journée, avec seulement une soupe dans le ventre. Cette fois, dans la soirée, nous sommes passées à la douche, par groupes. On nous mettait nues afin de nous enlever nos affaires personnelles et on nous donnait de vieilles frusques à la place. En plein mois de novembre, je recevais une chemise à fleurs en crêpe de chine artificiel, une jupe de coton bayadère et un manteau avec une croix blanche dans le dos, car c'était une règle pour toutes. Ensuite nous avons été dirigées vers le bloc 32 et réparties en colonnes de travail pour le lendemain. Le lever avait lieu à quatre heures du matin, souvent par 25° ou 30° degrés au-dessous de zéro, et après avoir bu une espèce de lavasse appelée café, il nous fallait monter sur le 'lager strass' (la grande rue) pour l'appel qui durait jusqu'au petit jour. Nous devions nous ranger, la 'blockova' (la surveillante) nous comptait et nous devions attendre que les SS viennent contrôler. Pendant ce temps nous essayions de nous réchauffer en tapant du pied. Après cet appel il fallait rejoindre sa colonne en nous cachant le visage afin d'apparaître plus vieilles pour éviter la corvée. Ces fameux wagons arrivés, à l'extérieur du camp, nous avons bien 800 mètres de marche à pied pour nous y rendre. Certains allaient au sable, d'autres au 'betrieb' (atelier de couture) Moi je faisais partie des 'wagons'. Le travail consistait à trier les produits des rapines qui venaient des pays de l'Est. Nous y trouvions les objets les plus hétéroclites : des équipements militaires, capotes, bidons, chaussures, machines à écrire, machines à tricoter, vêtements, literie, porcelaine, cristaux. Il y avait un hangar pour ranger chaque catégorie d'objets. Par exemple, pour la literie, il y en avait sur une longueur de 500 mètres au moins. Parfois nous trouvions, enfoui dans un tapis de table noué aux quatre coins, un tricot commencé. C'était du linge que l'on sentait, entassé à la hâte par quelques réfugiés.

Je me rappelle, un jour nous avons trouvé des gamelles militaires, presque toutes neuves. Je m'étais promis d'en prendre une, à la place de ma vieille. J'attendais la soupe, quant tout à coup je sens qu'on me l'arrache des mains et aussitôt je reçois un violent coup sur la tête. L'instant d'après, je me tourne vers une camarade qui portait des lunettes, qui lui étaient indispensables. Je m'inquiète de savoir s'il lui était arrivé le même coup. Or, elle aussi avait changé sa gamelle et le SS qu'on appelait 'le fou' lui avait asséné un coup également et cassé ses lunettes. Le soir, tard, nous rentrions au camp où il fallait passer à la fouille. Souvent nous ne pouvions pas nous défaire tellement nous avions les mains engourdis par le froid. Après la fouille, nous avions quelquefois une tranche de pain et un rond de saucisson, en rentrant au block une soupe et un nouveau morceau de pain. Notre réconfort, c'était quand Marie-Claude ou Danielle venaient nous donner des nouvelles. Avant de se coucher, il fallait faire la grande toilette, à l'eau glacée, car le matin c'était impossible. Il ne fallait pas se laisser gagner par la vermine.

Vers février 45, les russes approchant, nos gardiens étaient sur les dents. Il y avait de l'énervement dans l'air. Pendant plusieurs jours, ils nous ont fait passer sur le 'lager strass' des journées entières, avec notre balluchon, prêtes à partir. Nous étions un peu inquiètes. Le soir on rentrait au block. Un jour, dans l'après-midi, nous en avons marre et nous sommes rentrées au block par les fenêtres. Mal nous en a pris. Aussitôt entrées, la 'stoupova' nous en faisait sortir, avec son bâton et dehors le SS que l'on appelait 'le marchand de vaches' parce que c'était lui qui préparait les colonnes de transport, nous attendait pour nous taper dessus à coups de planches et nous faisait remonter à la pose. Un après-midi, nous passions devant le block quand nous vîmes un SS s'en prendre à une grand-mère bretonne, la tabasser tant et plus. Notre camarade lui tenait tête en lui disant : « Vous en faites pas, bientôt ce sera votre tour »

MATHAUSEN

Début mars, c'est un nouveau départ. Je me réjouissais, bien que nous sachions que ce serait de plus en plus dur. Je disais aux camarades : « Ne vous tracassez pas, c'est un nouveau pas vers la liberté. » Malheureusement, combien ne l'ont pas connue cette liberté ? Après avoir été parquées dans un block pour la nuit, nous avons rejoint la voie ferrée pour monter dans des wagons à bestiaux, 70 par wagon. Nous avons reçu pour le voyage : un pain, un morceau de margarine et du saucisson. Ce voyage dura cinq jours et cinq nuits. Aussi, il y avait longtemps que le pain était dans les talons avant l'arrivée. Ce fut un voyage infernal. Nous devons uriner dans nos gamelles, les dysentériques de même. Nous avons été bombardés de nuit. Pour ma part, j'ai réussi à dormir une seule nuit, pendant ces cinq nuits. J'ai cru devenir folle. Aussi, quand j'ai entendu les beuglements annonçant l'arrivée, quel ouf ! Hélas, dans plusieurs wagons, il y avait des morts. Nous apprenions, en arrivant, que nous étions à Mathausen. Le sol était recouvert de neige. Nous avons une bonne marche à faire et le tout dans une montée. Il a été proposé que les malades montent en camion. Les plus fatiguées se sont armées de courage et ont pris la route. Nous n'avions pas fait 200 mètres que certaines commençaient à tomber. Dès que l'une tombait un SS approchait. D'une balle silencieuse, il l'abattait et repartait. Enfin nous avons aperçu sur les collines les lueurs du camp. Il était peut-être minuit et nous avons attendu jusqu'à l'après-midi devant les cuisines.

H eureusement, je ne sais par quel subterfuge, les cuisiniers qui étaient espagnols pour la plupart, avaient réussi à nous donner un peu de café chaud. Nous sommes ensuite passées aux douches, entre une haie de SS et de kapos qui nous mettaient un grand K dans le dos, de celles qui leur paraissaient mal en point, puis badigeonnaient les endroits pileux d'un produit désinfectant. Je ne vous raconte pas la scène, d'autres l'ont fait avant moi. Nous sommes sorties de là, habillées d'un caleçon long et d'une chemise d'homme. Nous avons été placées en quarantaine, sous la garde de tziganes. Pendant la soupe, elles organisaient une certaine pagaille, ce qui amenait une trentaine de françaises à ne pas en avoir. Quand les vêtements arrivaient de l'étuve, elles les resquillaient si bien qu'il y avait plusieurs camarades qui ont restées en caleçon un certain temps. Des fois, au milieu de la nuit, on nous appelait encore pour la douche.

Dès notre arrivée, ils ont formé un transport pour malades. Gardées dans un block, parquées comme des bêtes, elles y sont restées quelque temps et réexpédiées à Bergen- Belsen. Sur 300, 3 seulement sont rentrées en France. Dans le block où nous étions, les premières ont réussi à avoir un lit, les dernières, couchant à même le sol. Pour ma part, j'étais entre deux camarades, têtes bêche. Le 19 mars, nous avons été appelées pour former soi-disant un commando des champs. Bien que plutôt méfiantes, nous envisagions la possibilité de pouvoir manger des légumes. Le lendemain 20 mars, nous avons été réveillées à quatre heures du matin, et au sortir du block installées sur un 'lager strass'. Quelle ne fut pas notre surprise de nous voir encadrées par des civils, les fusils braqués sur nous. On se demandait si c'était des prisonniers. Il y en avait un tous les deux mètres, des vieux et des jeunes, nous avons su que c'était la 'volkstum'. Nous sommes descendues, cinq par cinq, à pied, jusqu'à la gare de Mauthausen. Il y avait aussi une colonne d'hommes. Nous étions environ 200 femmes et 80 hommes. Puis nous avons pris le train, debout tout le long. Celles qui savaient l'allemand essayaient de deviner où nous allions, mais motus. Nous avons traversé le Danube, et des kilomètres après nous nous disions que l'on ne retournerait sans doute pas au camp. Mais à la gare d'Amsteten, nous sommes descendues et là nous ont été remises une pelle et une pioche à chacune d'entre nous. Il s'agissait de déblayer les voies de chemin de fer bombardées la veille et recouvertes de glaise. Moins d'une heure après avoir commencé à déblayer, c'était une alerte. Le bombardement a duré quatre heures. Nous avons dû nous réfugier dans un bois. Les bombes tombaient sur la gare et hélas ! Les deux dernières étaient pour nous. Le petit bois a été complètement retourné. Nous entendions crier les camarades "Adieu, adieu". Quand nous avons pu relever la tête, c'était un triste spectacle. Certaines étaient en charpie à la cime des arbres, dont une Olga, rescapée d'Auschwich. Yvonne, de Bordeaux, avait le bassin fracturé. La petite Rosette (Thérèse Rigaut) et moi nous nous sommes dépêchées de gratter la terre avec nos mains pour déterrer les compagnes qui étaient ensevelies, dont une petite roumaine, Berthe, ancienne elle aussi d'Auschwich Elle avait des côtes fracturées et elle s'en est tirée. Il y avait aussi deux sœurs belges qui étaient déjà toutes violacées ainsi que Yvonne Kieffer. Nous avons eu 90 tués. L'alerte terminée, les habitants de l'orée du bois sont venus et ils ont fait boire du schnaps à certaines. Ce jour là, nous sommes rentrées tard au camp, après un voyage très pénible. Les mortes ou mourantes étaient arrivées avant nous. Nous avons vu descendre les corps au crématoire. Quelques jours après, il y eut un moment d'affolement. C'était appel sur appel, ils ne savaient pas au juste combien il y avait de manquants. Pendant ce temps, au camp, ils ont voulu une colonne pour nous remplacer le lendemain, mais ayant su que nous avions été bombardées, elles ont protesté. Elles ont été menacées d'être enfermées dans la salle de douches et fusillées. Ce fut une grande panique parce qu'elles ont cru qu'on allait les gazer, mais tout s'est passé sans anicroches.

Quand tout a été remis en ordre, une partie des camarades a été gardée au camp, et le plus grand nombre descendu dans une horrible carrière où nous nous couchions à même le sol, sauf les blessées du bombardement qui avaient droit à une paille. Nous logions dans une grande baraque, entourée d'un ruisseau, à l'orée d'un petit bois, où nous avions des biches comme voisines. Dans l'obscurité, à la moindre alerte, lorsqu'il fallait se lever pour aller faire ses besoins, on marchait sur des blessées. Les dernières nuits, on ne pouvait même pas s'allonger. Le matin, avant de commencer le travail, il fallait sortir de cette carrière, marcher et rentrer au camp pour défiler, en rang, devant ces messieurs.

Croix Rouge Internationale

Nous sommes revenues sur les lieux du travail qui consistait à ramasser des pommes de terre pour les mettre dans des caves. Nous les transportions à deux à l'aide de ' draguers' (petites caisses à brancard). C'était un travail éreintant, surtout que le soir il fallait monter au camp pour la fouille. Heureusement, sur le travail nous pouvions manger des pommes de terre ou du pissenlit. Un jour, nous avons même découvert un silo de betteraves pour vaches, mais elles n'étaient pas faciles à manger.

A la mi-avril, nous avons appris par les groupes résistants clandestins du camp que la croix rouge internationale était sur les lieux. Nous avons eu un espoir lorsque les norvégiennes et les hollandaises sont parties. Cependant, la vie devenait de plus en plus pénible. La nourriture diminuait toujours et le crématoire marchait à plein. Lorsqu'il nous arrivait de sortir la nuit, nous voyions de longues flammes s'élançant dans le noir et cette odeur de viande grillée qui nous remplissait les narines. Le 22 avril, nous étions descendues au sillon, comme d'habitude. Dans l'après-midi, nous avons vu une voiture s'arrêter près de nous, un homme en descendre et annoncer à une camarade qui se trouvait sur la route que le lendemain nous serions rapatriées. Aussitôt, plusieurs laissèrent éclater leur joie, à la grande colère des SS bien entendu. Un d'entre eux asséna une bonne paire de claques à celle qui se trouvait la plus près de lui. Les plus sages continrent leur joie, car il fallait toujours se méfier. Au retour du travail, nous avons vu monter les malades au camp. Nos gardiennes SS avaient disparu, elles devaient se cacher. Nous sommes parties à la douche. Pendant que nous attendions notre tour, nous avons vu passer devant nous, un groupe d'hommes nus, plutôt des squelettes qui montaient du petit camp. Ils étaient recouverts d'une simple couverture et allaient sûrement à la chambre à gaz.

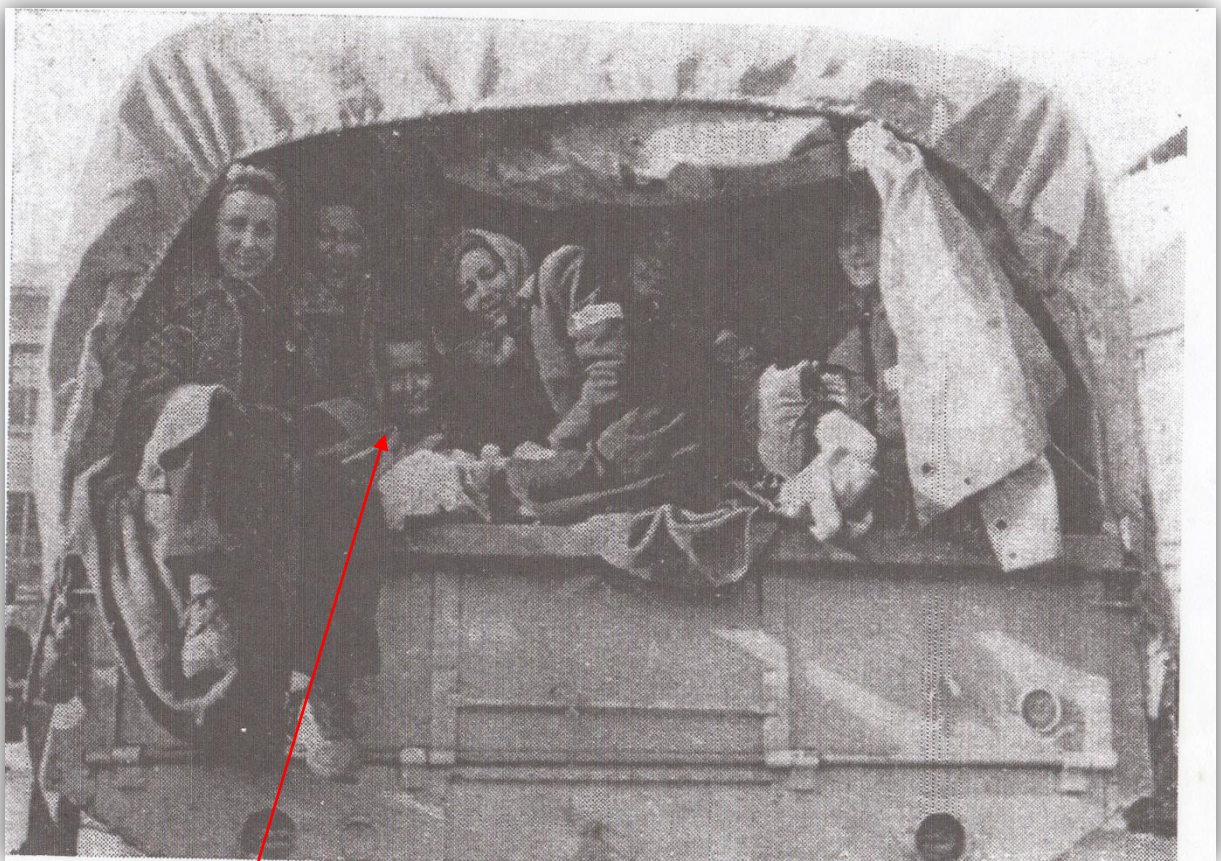
Plus près de nous quelques prisonniers étaient là le visage tourné vers le mur et bien surveillés. Nous avons réussi à savoir qu'ils y étaient depuis plusieurs jours, sans manger. C'était des Alsaciens et de Lorrains qui avaient refusé de porter l'uniforme allemand. Après la douche, retour à la carrière. Le lendemain matin, nous sommes montées au camp où nous avons attendu à nouveau dans la salle de douche. Enfin, nous avons été conduites au terrain de sport (qui servait évidemment aux SS) De là nous avons vu arriver toute une colonne de camions de la Croix Rouge Internationale dans lesquels sont montées les plus pressées. Faut de places, plusieurs d'entre nous n'ont pu y grimper. Désespérées, nous sommes retournées à la salle de douche et l'après-midi d'autres camions sont arrivés pour nous prendre. Il nous a été distribué du pain à la sciure de bois et du pâté confectionné avec les vieux chevaux malades, couverts de plaques, que nous avons vu revenir du front russe. Nous avons protesté et nous avons obtenu qu'il nous soit distribué du pain des SS et du saucisson mangeable. Nous avons traversé une grande partie de l'Autriche en car, de jour et de nuit. Le 24 avril au matin, les cars sont montés sur le bac qui traverse le lac de Constance.

Aussi, c'est avec un Ouf ! de soulagement que nous avons posé nos pieds sur le sol Suisse, car jusque là nous n'étions sûres de rien. Dans ce pays d'accueil, nous avons été bien reçues sur le quai. Il y avait presque une infirmière pour chacune. Nous avons passé une visite médicale. Celles jugées incapables de continuer le voyage sont restées en Suisse où plusieurs, hélas, sont mortes.

Voilà un résumé de mon parcours à travers l'univers concentrationnaire. J'aurais beaucoup à ajouter. Je voudrais pouvoir oublier, mais c'est impossible quand nous voyons tant de camarades laissées derrière nous. Pour que ceci ne se renouvelle pas, nous devons crier bien fort ce qui s'est passé. Nous avons lutté contre le nazisme, contre la mort, nous ne pouvons oublier ce qui s'est passé.

Rédigé d'après les notes remises par Marie Salou à Jean Nédélec

Brest Mai 2006



Marie Salou dans les camions de la Croix Rouge